

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

CULTE DES ANCÊTRES

Singleton, Michael
LAAP-UCL, Belgique

Date de publication : 2020-06-22

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.092>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Les plus observateurs de la première génération de missionnaires, de militaires et de marchands européens à avoir sillonné l'Afrique des villages avaient souvent remarqué qu'à proximité de la maisonnée, tôt le matin, leur vénérable hôte versait dans un tesson de canari, parfois logé à l'intérieur d'un modeste édicule, un peu de bière ou y laissait un morceau de viande tout en s'adressant respectueusement à un interlocuteur invisible. La plupart de ces ethnographes amateurs de la première heure ont automatiquement conclu qu'il s'agissait d'un *rite d'offrande sacrificielle* accompli par un prêtre *sur l'autel* d'un petit *temple* où étaient localisés des *esprits* d'ancêtres (qu'on distinguait des purs esprits ancestraux). À leurs yeux judéo-chrétiens et gréco-latins, ce *culte* répondait à une *religiosité primitive* axée sur la croyance *dans la survie* (immatérielle) *des âmes* (immortelles) qui, implorées *en prière* par les vivants, pouvaient, grâce à *dieu ou une autre entité*, venir en aide aux leurs.

En inventoriant et analysant ainsi le phénomène en des termes sacrés, on ne pouvait pas tomber plus mal ou plus loin d'une plaque phénoménologique qu'en l'absence *in situ* de la dichotomie occidentale entre le naturel et le surnaturel, on ne saurait même pas décrire comme « profane ». Emportés par des préjugés ethnocentriques peu problématisés, même des anthropologues occidentaux ou occidentalisés (mais y en a-t-il d'autres?), ont désigné comme « le culte religieux des esprits ancestraux » une philosophie et une pratique indigènes qui ne représentaient que l'expression conceptuelle et cérémonielle des rapports intergénérationnels tels que vécus dans un certain mode historique de (re)production agricole. Préprogrammés par leur héritage chrétien, même s'ils n'y croyaient plus trop, les premiers observateurs occidentaux de la scène africaine se sont sentis obligés d'y localiser une sphère du sacré et du religieux bien distincte d'autres domaines clôturés par leur culture d'origine dont, entre autres, l'économique, le social ou le politique. Je parle des seuls Européens

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2020. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Singleton, Michael (2020-06-22), Culte des ancêtres. Anthropen. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.092>

à l'affût, savants et non tenants d'une religiosité universelle qu'ils estimaient relever d'une nature religieuse censée être commune à tous les hommes. Je passerai sous silence les Occidentaux qui, en laïques rabiques ou croyants fondamentalistes, traitaient ce qu'ils voyaient de stupidités sauvages, voire de superstitions sataniques. Néanmoins, faisons écho du meilleur des ethnographies ecclésiastiques qui ont cru bon de voir dans le phénomène des relents soit d'une révélation primitive (*Uroffenbarung*) soit des jalons vers la vraie foi. Car en filigrane dans le mânisme (un terme savant renvoyant aux mânes des foyers romains), ils pensaient pouvoir lire la croyance dans le monothéisme et dans l'immortalité individuelle ainsi que le pendant de l'intercession médiatrice entre les saints, voire les âmes du purgatoire et Dieu – autant de dogmes du 19^e siècle auxquels désormais peu de chrétiens critiques souscrivent et qui, de toute évidence du point de vue ethnographique, n'avaient aucun équivalent indigène.

L'anthropologie n'est rien si ce n'est une topologie : à chaque lieu (*topos*) sa logique et son langage. Or, d'un point de vue topographique, le lieu du phénomène qui nous préoccupe n'est ni religieux, ni théologique dans le sens occidental de ces termes, mais tout simplement et fondamentalement gérontologique. En outre, son langage et sa logique relèvent foncièrement de facteurs chronologiques. Depuis l'avènement de la modernité occidentale, les acquis d'un passé censé absolument parfait avaient perdu leur portée paradigmatique pour être remplacés par l'espoir d'inédits à venir – porté par les résultats prometteurs d'une croissance exponentielle de la maîtrise technoscientifique des choses. Dans l'hémisphère nord, les jeunes prenant toujours davantage de place et de pouvoir, les vieux deviennent vite redondants et subissent non seulement une crise d'identité mais font problème sociétal. Dans le premier village Wakonongo, en Tanzanie profonde, où je m'étais trouvé en 1969 à titre de « prêtre paysan », j'avais d'abord eu du mal à encaisser la déférence obséquieuse des jeunes et des femmes à l'égard de ce qui me paraissait la prépotence prétentieuse des vieux. Les aînés non seulement occupaient le devant de la scène, mais se mettaient en avant. Toujours écoutés avec respect et jamais ouvertement contredits lors des palabres villageoises, ils étaient aussi les premiers et les mieux servis lors des repas et des beuveries. Un exemple parmi mille : en haranguant les jeunes mariés lors de leurs noces, il n'était jamais question de leur bonheur, mais de leurs devoirs à l'égard de leurs vieux parents.

Mais j'allais vite me rendre compte que, sans le savoir-faire matériel, le bon sens moral et la sagesse « métaphysique » des aînés, les jeunes du village vaguement socialiste (*ujamaa*) ne s'en sortiraient pas. Les vieux savaient où se trouvaient les bonnes terres et où se terrait le gibier; ils avaient vécu les joies et les peines de la vie lignagère (des naissances et des funérailles, des bonnes et des mauvaises récoltes, des périodes paisibles, mais aussi des événements stressants) et, sur le point de (re)partir au village ancestral tout proche (de rejoindre le ciel pour y contempler Dieu pour l'éternité, il n'avait jamais été question), ils étaient bien placés pour négocier un bon prix pour l'usufruit des ressources vitales (la pluie et le gibier, la fertilité des champs et la fécondité des femmes) avec leurs nus propriétaires ancestraux. En un mot : plus on vieillit dans ce genre de lieu villageois, plus grandit son utilité publique. Si de gérontocratie il s'agit, c'est à base d'un rapport d'autorité reconnu volontiers comme réciproquement rentable puisque dans l'intérêt de la

pérennité collective et aucunement pour euphémiser une relation de pouvoir injustement aliénante. La dichotomie entre dominant et dominé est l'exception à la règle d'une vie humaine normalement faite d'asymétries non seulement acceptées, mais acceptables pour les intéressés. Les Wakonongo ne rendaient pas un culte à leurs ancêtres, ils vivaient en fonction d'un passé (personnifié ou « fait personne » dans les aînés et les aïeux) qui avait fait ses preuves.

Pour être encore plus clair : entre offrir respectueusement les premièresalebasses de bière aux seniors présents à une fête pour qu'ils ne protestent pas et verser quelques gouttes du même breuvage dans un tesson pour amadouer un ancêtre pas très coopérant et fauteur de troubles et qu'on a fait revenir du village ancestral pour l'avoir à portée de main, il n'existe qu'une différence de degré formel et aucunement de nature fondamentale. Dans les deux cas, il s'agit d'un seul et même rapport intergénérationnel s'exprimant de manière quelque peu cérémonieuse par des gestes de simple politesse conventionnelle et aucunement d'une relation qui, de purement profane, se transformerait en un rite religieux et profondément sacré.

Pour un topologue, le non-lieu est tout aussi éloquent que le lieu. Dans leurs modestes bandes, les Pygmées vivent entièrement dans le présent et dans l'intergénérationnel, acceptant tout au plus de profiter des compétences effectives d'un des leurs. Il ne faut pas s'étonner qu'on n'ait trouvé chez eux aucune trace d'un quelconque « culte des ancêtres ». Cultivant sur brûlis, allant toujours de l'avant, de clairière abandonnée en clairière défrichée, les Wakonongo voyageaient légers, en authentiques nomades « oubliant » leurs morts derrière eux, là où des villageois sédentaires les avaient toujours lourdement à demeure (ensevelis parfois dans le sous-sol des maisons). Quand le savoir commence à passer sérieusement à la génération montante, celle-ci revendique sa part du pouvoir jusqu'alors monopolisée par la sortante. En l'absence d'un système de sécurité sociale dépassant la solidarité intergénérationnelle du lignage, cette transition transforme souvent la portée intégratrice de la gérontocratie en une structure pathogène. Aigris et inquiets par cette évolution, les vieux que j'ai connus au milieu des années 1980 dans des villages congolais, de bons et utiles, s'étaient métamorphosés en « sorciers », en vampires anthophages. Dans les contextes urbains des pays où l'État est faible et la famille par nécessité forte, l'enracinement empirique dudit « culte des ancêtres », bien visible au niveau du petit village d'agriculteurs sédentaires, se trouve parfois masqué par des expressions exubérantes (telles, par exemple, les ancêtres superbement masqués que j'ai côtoyés chez les Yoruba du Nigeria). Mais la raison d'être du « culte » demeure familiale et ne relève pas (du moins pas dans sa version initiale) d'une rationalité qui serait centrée « religieusement » sur des prétendues réalités onto-théologiques qui auraient pour nom Dieu, les esprits, les âmes.

Références

Singleton, M. (2004), *Critique de l'ethnocentrisme*, Paris, Parangon.

Singleton, M. (2009), «Speaking to the Ancestors: Religion as Interlocutory Interaction», *Anthropos*, vol.104, p.311-332.

Singleton, M. (2015), «From Worshipping Ancestors to Respecting Senior Citizens», *Civilisations*, vol. 63, n°1-2, p.237-254.

Singleton, M. (2020), *Religion. Vous avez dit religion? L'esprit et les esprits des Wakonongo*, Paris, Pétra.